

*Un personnage haut en couleur, dont Mme DURANTHON avait déjà brossé un portrait savoureux, et vu ici par Marguerite DUFAUR, écrivain local.*

## LA KÉKO

## (LA QUÈQUE)

La KÉKO, habitait rue de la Marine. Je la vois assise sur les marches de l'escalier qui termine la rue, c'était son endroit préféré : "Hé ! cal bol de pores ? hé, cal bol de graïsselou ?

Quand nous entendions dans notre village ce double appel jailli par notes inégales de la gorge infatigable de KÉKO, c'était l'haleine fraîche du printemps qui entraît dans les maisons à travers les fenêtres ouvertes.

Les poireaux des vignes, d'un blanc charnu et nacré, le cresson juteux cueilli aux sources vives du ruisseau "pores et graïsselou" sentaient les odeurs souveraines de l'avril, de la terre et de l'eau, crissaient sous la dent, et mouillaient la langue de leur saveur acide et haute.

La KÉKO ? une petite femme blonde et grosse, dont la silhouette trapue semblait faite de trois citrouilles calées sur deux pattes courtaudes. La plus large figurait le ventre, l'autre la poitrine et la troisième se posait sans le secours d'un cou, sur les épaules dans lesquelles elle semblait s'enfoncer.

"L'habitude de porter des corbeilles sur la tête, comprenez-vous Madame ?" Une figure étrangement plissée, mais rouge comme une pomme, trouée de deux petits yeux aguicheurs en verroterie bleue qui semblait rire constamment, des cheveux crépelés, s'échappant d'une marmotte jaune à la mode gasconne, lui donnant l'aspect d'une vieille poupée incassable.

Une vieille poupée, un jouet de rebut, une femelle traquée et soumise que les hommes avaient rejetée après s'en être servi.

Autour d'elle tourbillonnait une ribambelle de marmots morveux et dépenaillés de tous âges, et de toutes races, ses enfants, enfants du hasard et de l'amour .... Il y en avait de rouquins, de bruns, de blonds, sales, les yeux guetteurs, laids et désagréables, mais sains comme du gros pain parfaitement pétri.

"Neuf enfants, Madame, neuf enfants, tous nourris de mon lait, mais aucun du même père" et la fin de la phrase se perdait en gloussements aigus, en petits rires canailles qui auraient voulu ressusciter le bon temps.

- N'avez-vous pas honte KÉKO, lui disait parfois une ménagère prude et indignée ?
- Honte de quoi, Madame, d'avoir été jolie et courtisée ?

Le ventre en avant, à demi animale, les yeux égrillards entre les paupières obliques, la KÉKO, l'ancienne ribaude, portait joyeusement les poings sur les hanches, son faix de péchés et se libérait alors des bourgeoises en commençant le récit de sa vie.

- Quand j'avais dix sept ans, on se retournait dans la rue pour me voir. Oh, si j'avais voulu porter des robes de soie et bracelets comme tant d'autres, ce n'eût pas été difficile ?

Mais la KÉKO n'était pas à vendre : j'ai eu mes enfants pour le plaisir. Et elle riait, impudique, de tout et de rien, et une lueur jaune comme un premier feu, brillait dans ses petits yeux vifs. Aucune puissance humaine n'aurait arrêté son rire.

- "Et je les ai tous avec moi, Je n'en ai placé aucun !" . Placer un enfant, chez nous, le mettre en service dans une ferme ou dans une maison bourgeoise, impliquait toujours une déchéance.

Non la KÉKO n'avait pas placé ses enfants. Ils vagabondaient tous par ci, par là, vêtus suivant leur sexe d'une chemise et d'une culotte, d'une chemise et d'un jupon, et maraudaient et chapardaient. Des voleurs ? Oh ! non, ils n'avaient jamais pris un sou à personne. La dessus ils restaient inattaquables.

Mais par pluie ou soleil, ils pillaient tout ce qui se trouvait à portée de leurs mains. Que d'adresse et de ruse avaient les aînés pour retirer sournoisement du Lot une nasse ou un verveux, posé là par RÉMISTOU, pêcheur de profession ! Quelle joie d'enlever toutes vivantes les tanches d'émail bleu, les perches péineuses et les anguilles serpentes !

La KÉKO courait ensuite proposer de maison en maison cette marchandise braconnée. Alors son cri changeait : "Lou péi tout biu, tout fresqué !" et sa corbeille sentait non plus l'odeur acide de l'avril, mais l'odeur forte du poisson cru. Ses plus jeunes enfants la suivaient pour empocher les sous, en se bataillant comme des petits chiens.

D'autres jours, c'était du tilleul, cueilli en maraude, les premiers cèpes noirs fleurant septembre, des pissenlits et des doucettes qui mélangés et vinaigrés, composaient la plus friande des salades.

Et quand l'été une pluie d'orage faisait sortir les escargots, la KÉKO et sa nichée munis de bâtons, de falots et de paniers en fil de fer, allaient sous la lune, à travers les jeunes vignes du Pech Neyrat, chercher les mollusques, qui peureusement allongeaient leurs cornes sur l'envers velu des feuilles.

Les escargots gris, riche moisson qui grouillait et bavait, n'étaient qu'un prétexte à se glisser dans les espaliers, couper les premières grappes alourdies de sucs, et ramasser les belles pêches pénétrées de parfums, emperlées de gouttelettes, que l'orage avait jetées par terre au pied des arbres, et sur lesquelles les enfants fonçaient comme des loirs gloutons.

Quel hasard amena un jour dans notre village, un vieux bonhomme déguenillé, un crève-misère à la barbe sale, aux yeux globuleux de homard, mi porte-faix, mi-braconnier, qui s'installa dans la petite rue où vivait la Kéko et presque porte à porte avec elle ?

Or, il advint une chose qui dépassa toutes les prévisions : au bout de deux mois de voisinage, la KÉKO et le bonhomme se marièrent en justes noces par devant Mr. le Maire et Mr. le Curé.

Ce fut un beau jour pour la petite rue, et le repas de noces, plusieurs milliers d'escargots assaisonnés à la vinaigrette formaient le plat de résistance, faillit tourner à l'orgie.

De mangeailles en beuveries, tout le monde s'enivra. Les enfants n'avaient jamais eu ce diabolique plaisir et on tourna toute la nuit une ronde criarde autour des coquilles vides dont le tas prenait des allures de colline.

Deux jours après, la KÉKO, corbeille sur la tête, longea sereine, le seuil des portes en lançant son cri d'appel : " Hé ! qual bol di porres 'l'" Elle sourit béatement, lorsque les ménagères, ses clientes, la complimentèrent à propos de son mariage.

Une vanité ingénue la rapprochait d'elles. Elle n'était plus la fille-mère, la ribaude flétrie et diminuée par neuf maternités illégitimes et que les gens regardaient avec ironie, mais une KÉKO que nous ne connaissions pas et qui s'ignorait elle-même, une épouse légitime, pareille aux autres.

Elle ne parla pas pour manifester sa joie, mais fit danser dans un rire animal, les trois citrouilles étagées qui formaient son petit corps trop rond. Et puis, elle ne parla plus jamais de son passé. Il était enseveli dans le tombeau du mariage.

Les neufs enfants dont elle avait été si fière, partirent les uns après les autres. Ils allèrent qui à la ville, qui à la campagne, ou dans les usines. La Kéko, épouse respectable, eut honte de ses bâtards.

Pour un homme installé à son foyer, elle oublia indifférente et supérieure par dessus l'abîme qui sépare les femmes mariées des autres, tout ce qui jadis avait fait sa joie. Cette ribaude s'embourgeoisait, s'enlisait dans la vie régulière. On la vit même à l'église, et personne ne fut plus assidu qu'elle au Rosaire, et au Mois de Marie.

Peu à peu, par ordre, elle délaissa son petit métier de marchande de salade et d'escargots, le travail de Barbou suffisant amplement à l'entretien du ménage délesté des neuf enfants. Elle vécut moins dans les rues, et plus dans sa maison, ravaudant les hardes, cuisant des soupes au lard et buvant du vin clair.

Mais quand ce bien être devint une habitude, une sorte d'ennui l'assombrit. Sa quiétude la ravagea comme un ulcère. Les trois citrouilles superposées diminuèrent, se fondirent, sa peau ridée se plissa encore ; la KÉKO maigrit de chagrin.

Le regret du temps où, libre d'entraves, elle courait à travers champs, rondelette et vigoureuse, l'assaillit insidieusement. Un cri de mélancolie lui échappa : "sei pas auzel de gabio, sei auzel de branco" je ne suis pas oiseau de cage, je suis oiseau de branche, répétait-elle en hochant sa tête frisottée.

Heureuse dans la misère, ce petit bien être l'assombrissait. Oh ! s'évader, fuir clandestinement au fond des bois et reprendre son existence de vieille chatte de gouttière ! Mais que pouvait-elle contre les liens conjugaux qui la ligotaient pitoyablement ?

Et la KÉKO attendit cinq ans pour recouvrer l'espace, la liberté et le soleil. Le BARBOU se noya en allant pêcher dans le Lot. Le lendemain de l'enterrement, la KÉKO reprit sa corbeille, telle une écolière qui retrouve un objet confisqué, et entourée de ses neuf enfants, sans celer son allégresse, elle lança en l'air sa chanson fraîche comme l'odeur de la terre ouverte "Hé ! qual bol de porres ? Hé ! qual boï de graïsselou."